FRE 3 + 22948.1

DISCOURS

SUR LA PAIX,

AUX HABITANS DE LA VILLE D'EPERNAY, ET DE SES ENVIRONS.

LA voilà donc arrivée, chers concitoyens, cette paix si désirée et si longtems attendue ! Elle nous est si glorieuse que nous avons peine à croire encore à son existence. Nous venons cependant d'en célébrer la proclamation, et d'en manifester notre réjouissance.

Après tant d'orages et de sacrifices, qu'il est consolant pour nous de nous voir arrivés au terme de nos vœux ! Qu'il est honorable pour la République de triompher de tant de peuples conjurés contre elle ! de les avoir convaincus que des soldats français, lorsqu'ils sont conduits par un brave général, qui a leur confiance, rien ne leur résiste, et qu'ils sont invincibles.

THE NEWBERRY LIBRARY

Reconnaissons aussi que, quelque soit la valeur d'un peuple, son sort dépend souvent d'un seul homme, comme notre vie dépend d'un moment. Le 18 brumaire en est la preuve. Longtems avant cette mémorable époque, le désorde, la licence, l'anarchie régnaient et désolaient l'intérieur. Un gouvernement faible, craintif, incertain, nous menait inhumainement selon ses passions et ses caprices. Ses lois cruelles et journellement variantes, nous précipitaient d'abyme en abyme; son inconduite, son irrésolution, nos pertes et nos défaites multipliées exposaient la France à la merci de nos ennemis, à une dissolution inévitable, à une perte générale.....

Bonaparte parait et se saisit d'une main hardie, du timon du gouvernement. Cet acte de force, son intrépidité frappent, étonnent, interdisent! Dès cet instant tout rentre dans l'ordre, les choses prennent une face nouvelle; le courage renait au soldat, l'espérance parmi nous, la confiance dans tous les ordres de l'état.

Dieu, sans doute, dans la profondeur de sa sagesse éternelle et de ses décrets immuables, l'avait ainsi réglé! Il nous a éprouvés dans nos revers; il nous soutient dans nos triomphes. Reconnaissons que la paix que nous célébrons, vient de sa puissance et de sa bonté infinies.

Pour mieux sentir le prix et l'importance de cette

paix qui nous est si chère, si avantageuse et si nécessaire, rappellons nous un instant les principaux événemens de notre étonnante révolution.

D'abord, et dès sa naissance, elle s'annonce par une bienfaisance universelle. Suppression des fermes générales; des aides et gabelles; de la main-morte et des droits féodeaux; de la noblesse et de ses privilèges. Plus de droits de champart; plus de droits de dixmes. Toutes ces suppressions faites pour le soulagement et le bonheur du peuple, sont suivies de lois qui, admettant l'égalité entre tous les citoyens, défèrent les emplois, les honneurs, les décorations uniquement et sans avoir égard à la naissance, à ceux qui se distingueraient par le mérite, le courage et la vertu.

Mais que les conséquences de ces lois sages et bienfaisantes ont été cruelles! on voit par elles que les meilleures ne sont pas toujours sans abus, que souvent l'ingratitude suit le bienfait. Il est résulté de ces lois, que le peuple, ébloui de l'égalité des droits, s'est follement imaginé que nos législateurs avaient établi l'égalité des biens.

Aussi-tôt, l'enthousiasme de la liberté, jointe à cette chimère de l'égalité, a jetté le peuple, aveugle et irréfléchi, dans des excès, (qu'il a depuis détestés,) mais qui alors ont fait, par leur impunité, des ravages horribles et causé des maux incalculables.

La France entière en a été la victime. Toute l'Europe

en a gémi également ! Nous nous sommes montrés aux yeux de toutes les nations, pour les ennemis de l'espèce humaine, pour des forcenés avides de carnage et de destruction !

Nous, Français ! qui étions connus et admirés par tous les peuples de la terre, par notre urbanité, notre douceur, nos loix et nos mœurs, nous nous sommes trouvés tout à coup, transformés en hordes de sauvages, de brigands et d'assassins, sans freins, sans honte, sans motif, entraînés par des passions fougueuses et sanguinaires, et n'écoutant ni raison, ni justice, ni humanité !

Cette inouie, cette abominable frénésie s'est répandue comme un torrent dans les 50 provinces dont la France est composée. Toutes, sans exceptions, ont été plus ou moins, et presque à la fois bouleversées, dévastées ! Cet esprit furieux et insensé a armé les citoyens contre les citoyens, les pauvres contre les riches, l'obligé contre son bienfaiteur, les enfans contre leur père ! Le peuple était si aveuglé qu'il prenait l'atrocité pour une vertu, l'assassinat, pour l'héroïsme, l'incendie pour un acte de justice.

Eh ! qui avait ainsi égaré ce bon peuple, ce peuple le plus humain, le plus doux du monde ? Des commissaires, des énergumènes départis dans les provinces par le comité (mal nommé) de salut public. Un Jean-Lebon, un Colot-d'Herbois, un Carrier, cent autres qui leur ressemblaient.

Ces émissaires, séducteurs et sanguinaires, impitoyables et sans remords, traînaient avec eux les furies et les supplices, la crainte et l'épouvante ; pour ministres de leurs vengeances, ils soldaient des scélérats encore plus méchans qu'eux.

Une opinion contraire à la leur, un geste, un sentiment de compassion, un acte de bienfaisance étaient punis de mort ! Une partie de la République était dans les larmes et n'osait gémir, perdait parens, amis et biens, et n'osait se plaindre ! La mort et les tourmens de toute espèce imposaient silence ! J'en atteste la glacière d'Avignon, le pont de Nantes, les fusillades de Lyon, et tant d'autres communes qui ont été les victimes du fanatisme d'une révolution, qui, dans son principe, ne s'annonçait que pour le bonheur de la France, mais que des esprits pervers et diaboliques ont rendue la plus épouvantable de toutes les révolutions.

Je ne vous rappelle tant d'horreurs, citoyens, que pour vous faire sentir et éviter par la suite les sinistres effets que peuvent produire le débordement de nos passions, les injustices et les cruautés que l'homme commet, quand, secouant toute raison, tous sentimens d'humanité, il se livre aux fureurs de la haine, de l'envie et de la jalousie.

Je ne vous les rappelle que pour vous mettre en garde contre les séductions perfides, les intrigues et fausses caresses de ceux qui à l'avenir pourraient vous

égarer dans le choix que vous avez à faire de vos représentans. Le bonheur de la République, et le vôtre en particulier, en dépendent. Tous les maux qui nous ont accablés ne viennent que du mauvais choix fait par brigue, par faiblesse ou sans discernement. Il se trouvera, sans doute dans vos assemblées, d'honnêtes citoyens qui mériteront vos suffrages par leur amour du bien public, leur civisme et leurs lumières, et voilà les représentans qu'il faut pour le bonheur de la France et pour sa tranquillité.

Combien le peuple n'a-t-il pas été trompé dans le choix de ceux qu'il a envoyés aux différentes assemblées nationales! Quel désordre sur-tout, et quel cahot dans la convention! Que de représentans peu dignes de représenter la nation! soit par leurs mœurs, soit par leur incapacité, soit par leur penchant à brouiller plutôt qu'à instruire, à ne penser qu'à leur intérêt personnel, et jamais à l'honneur et à l'intérêt de la patrie.

Pour corriger tant d'abus, il fallait un homme de génie, il fallait un Bonaparte qui saisit le vice des élections, en élaguât le nombre des votans, sans nuire aux droits des citoyens, et les disposât de façon que leurs choix ne tombassent que sur des sujets notoirement connus pour les mériter.

Secondons, chers citoyens, les intentions de ce grand homme. Elevons, s'il est possible, notre âme au ni-

veau de la sienne. Il a, par son courage, enflammé celui des soldats ; il leur a fait faire des prodiges, remporté victoires sur victoires, et des victoires éclatantes. Eh bien ! que ses conceptions échauffent nos idées, nos désirs de faire comme lui le bien de la République.

C'est sur-tout par de bonnes lois qu'on assurera son bonheur et sa durée ; c'est du bon ordre et d'une police exacte que naîtra sa tranquillité ; c'est enfin par un bon accord entre les citoyens, par une justice impartiale que nous maintiendrons la paix entre nous.

Je vous ai fait, citoyens, un lugubre et triste tableau des malheurs de notre révolution, et je ne vous en ai tracé qu'une partie ; l'ensemble en serait effrayant ! Mais le peu que je vous en ai dit suffit pour nous féliciter et nous réjouir de l'heureuse situation où nous nous trouvons aujourd'hui. Le pilote, après la crainte et les dangers d'une tempête, en goûte mieux le plaisir d'arriver au port.

Ah ! paix tant désirée et si honorable pour la République, tu vas nous ramener l'abondance et la gaieté. Par tous les biens que ta présence verse sur les humains, tu nous feras oublier insensiblement les maux que ton absence nous a fait souffrir ; tu ranimeras l'agriculture ; tu rameneras les arts et l'industrie ; tu repeupleras la France ; le soldat victorieux reverra son père et sa patrie ; il ombragera sa famille et sa

commune des lauriers dont il s'est couvert. En nouveau Cincinnatus, il cultivera avec satisfaction le champ qu'il n'a quitté que pour voler aux combats. Le négociant va rendre au commerce sa splendeur et son activité. Les arts et les artisans, qui ne vivent que par le commerce et l'agriculture, vont reprendre une vigueur nouvelle. Oui, cette paix divine, semblable au printemps qui nous arrive, nous rendra la joie, la force et la santé.

Lorsque je réfléchis sur la nouvelle et l'immense étendue de notre triomphante République ; sur les limites que le traité de paix lui donne ; sur les bornes que la nature elle même vient de lui fixer, je me crois autorisé de vous annoncer, citoyens, que de longtems les horreurs et les calamités de la guerre ne péseront sur nous ; que pour longtemps notre repos est assuré. D'après le traité, nous n'avons plus d'ennemis sur le continent. La maison d'Autriche était l'ennemi le plus puissant et le plus redoutable, et dès ce moment elle cesse de l'être. La Prusse, la Hollande, l'Espagne se sont déclarées pour nous, font cause commune avec nous; leur intérêt comme le nôtre est de conserver notre alliance et notre amitié. L'Angleterre qui voit toutes les puissances du nord s'armer contre son despotisme maritime, se trouvera dans peu forcée d'y renoncer et de faire la paix. Vouloir conserver l'empire absolu des mers serait le comble de l'injustice et de la folie ; elle courrait infailliblement à sa ruine. Les Anglais n'ont sûrement pas envie de perdre

l'Angleterre; ils ne veulent pas comme le voulaient les Romains dans un temps de détresse, s'ensevelir sous les ruines de la République. Cartage n'a péri que par son ambition. Rome elle-même, plus ambitieuse encore, a succombé sous le fardeau de sa puissance et de sa grandeur.

Nous, Français! aussi vaillants que les Romains, et plus sages que les Cartaginois, nous n'avons cessé, depuis longtemps, de demander la paix à nos ennemis; ils avaient accepté le traité de Campo-Formio qui en avait fixé la base et les conditions; mais la rupture qu'ils en ont faite a éloigné cette paix, nous a forcés de continuer la guerre; cette continuation de guerre nous a procuré de nouveaux succès; nos victoires multipliées ont encore étendu nos conquêtes, et cependant, toujours grands et toujours généreux, nous n'avons rien ajouté au traité de Campo-Formio, pas plus de prétentions après qu'auparavant. Eh! que n'aurions nous pas pu obtenir si nous eussions prétendu davantage?

Mais nos soldats invincibles étaient conduits par des héros humains et généreux. Bonaparte, aussi grand pour la paix que pour la guerre, aussi grand par sa modération que par son courage, a voulu sceller son immortalité; il s'est contenté de demander purement et simplement l'exécution du traité. En faisant la paix il a voulu la rendre juste, solide, permanente et durable; content d'ôter à nos ennemis les moyens et les

occasions de recommencer la guerre ; il a sagement fixé des bornes immuables et éternelles à notre république, en voulant que le Rhin, l'Escaut et les Alpes fussent à l'avenir, pour nous comme pour nos ennemis, le *nec plus ultra*, le terme de nos domaines respectifs.

Mais Bonaparte, dont le génie et la perspicacité percent dans l'avenir, crée dans le sein des domaines Autrichiens, dans le sein de l'Italie, une république qui n'oubliera jamais qu'elle est enfant de la nôtre, que nous sommes ses fondateurs et ses soutiens ; c'est pour nous une garde avancée ; elle surveillera à notre repos comme nous surveillerons à sa défense et à son maintien.

Bonaparte réforme ensuite et donne un régime nouveau à la république de Gènes. Il fait des cantons Suisses une république Helvétique, il l'agrandit, et par ses bienfaits pour l'une et pour l'autre, il les dispose toutes deux à s'unir pour toujours, et à fraterniser avec nous.

La république Batave, que nous avons si vaillamment et si constamment secourue, ne voit en nous que ses bienfaiteurs et ses protecteurs, des amis et des alliés dont les secours, en tous temps, lui deviendront nécessaires.

Quels seraient donc les peuples qui viendraient troubler la paix et notre repos ? Toutes ces républiques

qui nous environnent tiennent de nous leur existence et leur soutien ; elles sont des barrières pour nous et contre nos ennemis ; leur reconnaissance, leur honneur, leur sûreté les forceraient de nous défendre, de s'unir inséparablement à nous. Le Roi de Naples et des deux Siciles, las de ses vains efforts, fatigué de son impuissance, et malgré lui soumis aux volontés de la République, vient enfin de faire son traité de paix avec nous, et nous abandonne les domaines et les droits qu'il avait en Toscane et en Italie. La Belgique, l'un de nos anciens domaines, et depuis la perte que nous en avions faite, source abondante de discorde et de guerres entre la maison d'Autriche et la France, nous est rendue ; nous en redevenons les maîtres. Enfin, toutes les puissances du nord briguent notre alliance. Ce que nous venons de faire pour l'Infant Duc de Parme, en lui faisant avoir le grand duché de Toscane, va resserrer les nœuds qui nous lient à la maison d'Espagne. Voilà donc, je le répète, toutes les puissances continentales en paix avec nous ; voilà le fruit des victoires de Bonaparte !

Mais comme la gloire d'un héros ne suffit pas pour acquérir l'immortalité, et qu'il est plus grand encore de faire le bonheur des peuples que de les vaincre. Bonaparte vient joindre la branche d'olivier à celle des lauriers ; il quitte les armes, vient, comme César, se mettre à la tête de la République, et donner la paix à l'Europe ; il n'a vaincu, il n'a couru tous les dangers des combats, vingt fois il n'a bravé la mort, que pour assurer le bonheur de la France.

Je frémis quand je pense à celui qu'il a couru le 3 nivôse ! Que serions nous devenus si cette machine infernale eût eu le cruel effet que les scélérats qui l'ont inventée, en attendaient ? Hélas ! le beau jour qui commençait à luire nous aurait replongés dans d'affreuses ténèbres et dans les horreurs de l'anarchie ; l'espoir d'un heureux avenir était perdu ; nos biens et notre vie auraient été plus que jamais à la merci des méchans ; la France entière serait devenue une vendée générale ! Mais la bonté divine veille sur les destins de la République, elle veille sur ceux de Bonaparte ; elle lui donne cette âme ferme, cette intrépidité rare qui le met au dessus de la crainte et des dangers ; elle allume et soutient ce désir sublime, qu'il a, de guérir nos plaies et de réparer nos maux ; c'est par lui que la liberté renaît, que nos citoyens fugitifs, plus malheureux que coupables, sont rappellés, que les correspondances avec l'étranger se rétablissent, que divers canaux s'ouvrent dans différentes parties de la République, que le commerce va reprendre plus que jamais toute son activité, c'est enfin par lui que nous avons la paix.

Qu'il me soit permis, citoyens, d'esquisser ici quelques traits de l'énergie et de la conduite de Bonaparte ; ils caractérisent son ambition et son cœur.

Nous ne sommes pas comme ces anciens peuples de la terre, qui mettaient leurs héros et leurs bienfaiteurs au rang des Dieux ; nous ne sommes pas comme eux,

des payens et des idolâtres ; nous sommes persuadés qu'un seul Dieu gouverne le monde ; mais pouvons nous ne pas penser que Bonaparte ne soit le ministre de ses volontés ?

Jugeons, en par ses actions toutes surprenantes. A peine a-t-il atteint l'âge d'homme, qu'il se trouve dans un tourbillon d'événemens presqu'incroyables. Il se fait connaître, comme un Dieu, au milieu de la foudre. Bientôt après il paraît, comme Mars, au milieu des combats, inspire le courage et son intrépidité à tous les soldats ; la victoire suit par-tout ses pas, le couvre de son égide et le rend invulnérable.

Après avoir fait des conquêtes et des prodiges de courage en Italie, il vole en Egypte ; plus envieux d'en éclairer les habitans que de les conquérir, il y mène les arts et les sciences ; une troupe de savans choisis dans tous les genres de travaux, de talens et d'études ; un vaisseau chargé de livres, d'instrumens aratoires, de méchanique, physique, géométrie, astronomie ; soixante maîtres distingués dans les sciences, suivis de trois cents élèves, font l'honorable cortège de Bonaparte ; c'est Apollon suivi des muses : tous inspirés par lui, tous échauffés du feu de son génie, se précipitent sur ce vaisseau, comme les Grecs sur le vaisseau d'Achille partant pour le siège de Troye, et vont sans crainte affronter avec lui tous les risques d'un voyage dangereux, long et pénible. Mais ils vont sous ses aîles reconnaître les merveilles de la partie

du globe la plus intéressante ; ils vont porter et rendre la lumière et la liberté à des peuples autrefois les plus libres et les plus éclairés de la terre, mais depuis plusieurs siècles, tombés sous un gouvernement despotique, et par-là, dans l'esclavage le plus honteux et dans la plus crasse ignorance.

Bonaparte ne vient chez-eux que pour les instruire ; il ne leur donne de nouvelles lois et de nouveaux maîtres, que pour les rendre heureux. Il respecte leurs usages, leur religion, leurs cultes ; il va dans leurs temples adorer Dieu avec eux. Il sait que la religion, quelle qu'elle soit, contribue au repos et à la satisfaction des peuples. Ses attentions, ses bontés le font aimer et respecter ; tous se soumettent à ses armes et à ses lois.

Mais au milieu de ses conquêtes, Bonaparte apprend que nous sommes opprimés, que nous tombons par flots sous le tranchant d'un couteau meurtrier, que nous gémissons dans une anarchie impitoyable, et que la France est devenue une boucherie générale !

Son esprit forme aussi-tôt de vastes projets ; il quitte l'Egypte après en avoir réglé et remis le gouvernement en des mains habiles et sûres ; il franchit comme un éclair tous les espaces, tous les dangers, et arrive subitement à Paris.

La mort recule d'effroi à son arrivée ; le sang innocent cesse de couler ; il rappelle la justice et l'hu-

manité ; il fait trembler les méchans, rend la confiance et la tranquillité aux citoyens honnêtes et vertueux, et ranime le courage des vrais patriotes.

Que de choses merveilleuses n'a-t-il pas fait depuis! Il a fait ce que personne n'a fait avant lui. Il vient de changer la face de l'Europe ; il a réformé des empires et en a créé de nouveaux. La république de Venise n'est plus ; celle de Cisalpine vient de naître. Le grand duché de Toscane change de maître et passe à la maison d'Espagne. Toutes les provinces de la Belgique sont à nous. Tous les pays situés sur la rive gauche du Rhin, font aujourd'hui partie de notre république. Toutes ces merveilles ont été faites par Bonaparte, et sans Bonaparte, que serions nous devenus ?

Ce n'est pas, citoyens, l'idole de l'autorité que j'ensence, c'est le courage et le génie, c'est un César dans les armées, c'est un Solon dans le gouvernement. César n'a jamais été vaincu ; ses triomphes et sa gloire le placèrent à la tête de la première république de l'Univers. Bonaparte est aussi sorti toujours vainqueur de toutes les batailles qu'il a commandées ; ses triomphes l'ont, comme César, porté au faîte de la république Française.

Solon, philosophe et politique tout ensemble, fut reconnu pour être le plus sage de la Grêce. Les Athéniens, dans un temps de troubles, de tumulte et de volontés divisées sur le genre de leur gouvernement,

tournèrent les yeux sur Solon, et le mîrent à la tête de la République. Bonaparte, dans de pareilles circonstances, a eu le courage de s'y mettre de lui-même, mais il s'y conduisit comme Solon, à la louange, à la satisfaction et pour le salut de toute la République. Il réunit donc, au courage et à la grandeur d'âme de César, les lumières et la sagesse de Solon.

Ses premiers soins, depuis qu'il a cessé de vaincre, ont été de réparer nos maux et d'assurer notre tranquillité ; ce sont là ses vœux les plus chers. Il est l'ange envoyé du Ciel pour essuyer nos larmes et nous annoncer un avenir heureux et prochain, un gouvernement libre et républicain, et telles seront les suites et les effets de la paix.

Il ne faut pas, citoyens, juger notre gouvernement actuel par les désastres d'une révolution destructive et mal conduite. Vouloir comparer une république naissante, et alors toujours turbulente et meurtrière, à une ancienne monarchie, sur les débris de laquelle elle s'élève, ce serait refuser de croire au calme qui renaît après l'orage, ce serait ne pas vouloir voir le soleil qui luit, parce que le tonnerre, la foudre et les éclairs l'ont précédé.

Jugeons une république par tous les biens que produit un gouvernement fondé sur l'équité, la vertu, le courage et la liberté.

Avant le 18 brumaire, la France était un état sans

gouvernement, conduit par une anarchie effrayante et sans exemple, changeant de chefs chaque jour, ne passant d'une main à l'autre que pour en accélérer la ruine.

Bonaparte l'apprend du fond des déserts de la Thébaïde, et sur le champ il vole à sa défense. Il n'écoute que son cœur et son génie : fort de ses bonnes et louables intentions, il déchire en arrivant le voile sous lequel se commettaient tant de désordres, et c'est de cet instant, de cet instant seulement, que l'anarchie se cache et que la république paraît. Dès ce moment un nouveau jour luit sur la France. Nos ennemis ne tardent pas à s'appercevoir que le gouvernement marche d'un pas sûr et réglé, que plus la république avance et plus elle s'affermit, que plus elle combat plus elle se fortifie, qu'une résistance plus longue ne ferait qu'affaiblir leurs moyens et augmenter leurs pertes, qu'il est temps enfin de donner le repos à l'Europe et de céder aux lois du vainqueur. Des courriers, des envoyés partent de toutes les cours; un congrès s'établit et la paix se fait.

Voilà les précieux avantages que la conduite de Bonaparte présente à des yeux clairvoyants et non prévenus.

Pouvons nous ne pas nous en appercevoir depuis qu'il tient les rènes du gouvernement? tous ses jours, comme ceux de Trajan, sont marqués par des bienfaits.

Il rétablit l'ordre et la subordination entre les citoyens, comme dans le militaire ; il rappelle au son de sa voix, comme Orphée au son de sa lyre, ceux que la crainte des troubles et des ravages de l'anarchie avaient exilés de la France. Les arts et les sciences reparaissent ; la jeunesse repeuple les colléges ; le prytannée se remplit ; de tous côtés on accourt en France. Paris, par l'affluence des étrangers, semble être la capitale de l'Europe. Que d'espérances ! que de ressources pour la République ! En la pacifiant, Bonaparte vient l'enrichir et l'illustrer ; il vient s'illustrer lui-même, par tous les établissemens qui peuvent concourir à la renommée et au bonheur d'un gouvernement républicain. Il l'a rendu redoutable par ses victoires ; il va, par les douceurs de la paix, le faire envier de tous les peuples, et rendre la France le séjour le plus agréable et le plus heureux de la terre.

La paix est, sans contredit, le bien général de l'Europe entière. La liberté et le commerce, l'âme et le soutien des états ; l'un et l'autre, en stagnation depuis dix ans, vont reprendre, en raison de nos possessions nouvelles et de nos nouveaux alliés, un cours plus grand que jamais ; nous fraterniserons, par le commerce, avec une partie du Monde : car, quel est le savant, quel est l'homme curieux et amateur des sciences et des arts qui ne sera pas attiré, de quelque région qu'il soit, qui ne sera pas attiré à Paris, pour y jouir et y admirer tous les genres de spectacles et d'agrémens, de littérature, de peinture et d'architecture?

Quel est l'étranger qui ne sera pas flatté de connaître la douceur et l'honnêteté de nos sociétés, de nos goûts, de nos mœurs, de notre urbanité ? car, ne vous y trompez pas, citoyens, le règne du mauvais ton, de la grossièreté, des manières, des costumes bizarres se passe avec la révolution qui les a enfantés; le ridicule et la folie des maintiens s'éclipsent aux rayons de la décence et de la raison. Un masque hideux, faux et rebutant ne cachera plus nos états ni nos sentimens, et la nation Française reprendra bientôt son air naturel, ses précédentes manières de mise, de politesse et de caractère. C'est par-là que nous rétablirons la réputation des belles mœurs Françaises, de nos usages agréables, de notre aimable urbanité; que nous remettrons en vigueur nos manufactures, et que l'étranger ne craindra plus de venir en France, nous apporter son or et son argent en échange de nos spectacles, de nos modes, de nos étoffes et de nos vins.

Nous, sur-tout, habitans d'Epernay, que ne devons nous pas espérer des bienfaits de la paix ? Depuis quelques années cette ville s'augmente et s'embellit; sa population s'accroit journellement; le nombre de ses commerçans en vins se multiplie. Si tous ces avantages se sont manifestés dans le cours d'une longue guerre, au milieu des désastres d'une révolution malheureuse, que ne deviendra pas cette ville dans le sein de la paix ? quel commerce ne fera-t-elle pas, avec l'activité, le zèle et l'intelligence de ceux de ses habitans qui le font à présent ? Il n'est pas de commerce plus étendu que

celui des vins ; il n'est pas de vins dans l'Univers plus agréables, plus recherchés, j'ose dire plus voluptueux, que les vins de Champagne ; et il n'est pas de cantons qui en donnent d'aussi bons, d'aussi estimés, d'aussi délicats et d'aussi courus que ceux d'Epernay et de ses environs. Mon assertion ne sera sûrement pas contredite: cependant malgré le cours et la réputation de nos vins, Epernay, qui en est le centre, était il y a 50 ans, à peine connu chez l'étranger. Cette petite ville, circonscrite par ses fossés et ses remparts, y circonscrivait aussi son commerce et son ambition. Les négocians de Reims et de Châlons, les Flamands et les Liégeois venaient en foule acheter ses vins, et nos ancêtres, sans ambition, sans doute, mais amateurs de l'oisiveté et du repos, étaient satisfaits de s'en défaire ainsi. Aujourd'hui que les besoins du luxe ont allumé l'industrie, que nos aisances ont augmenté nos dépenses, l'amour du travail a gagné tous les états; le commerce, auparavant négligé et presque méprisé, a présenté un intérêt et des moyens de satisfaire notre luxe et nos goûts ; le bon sens a fait alors taire les préjugés; on a fait valoir son intelligence pour la vente de ses vins, et le bénéfice qui en est résulté, a éveillé le courage. Pour faciliter cette vente, on a fait sur terre ce que Christophe Colomb a fait sur mer; on y a fait de longs voyages; nos correspondances sont ainsi devenues intéressantes; la réputation de nos vins plus étendue, et sans la gêne et les entraves que depuis dix ans la révolution a mises au commerce, Epernay serait autrement et mieux encore qu'il ne l'est à présent.

Mais, graces à l'Être-suprême ; graces à Bonaparte et aux généraux ses dignes collègues ; graces à nos braves soldats, qui, par leurs nombreuses et brillantes victoires, nous ont procuré la paix ; l'avenir nous offre un puissant remède à nos maux, et la liberté du commerce nous donne des moyens sûrs d'acquérir, par nos soins, la fortune et l'abondance.

Je ne peux cacher ma joie quand je réfléchis sur tous les moyens de commerce que la paix et l'heureuse situation d'Epernay offrent à mes concitoyens ! Je vois les grandes routes, qui de tous côtés, traversent cette ville ; les grandes forêts qui l'avoisinent ; des plaines immenses, abondantes en toutes sortes de grains ; de superbes côteaux qui donnent les meilleurs vins de l'Europe ; une rivière navigable, qui les transporte à Paris, à Rouen, dans l'océan et dans tous les pays du Monde.

Je vois de plus ici une quantité de manufactures de poterie, la meilleure de toutes celles qui sont connues, et qui en foussissent Paris et les provinces. Je vous prie d'observer, citoyens, que tous ces différens objets de commerce, se prennent sur notre sol, naissent et se forment sous nos yeux. Nous pourrions, avec fondement, assimiler Epernay à la corne d'Amalthée, d'où sortent avec abondance tous les biens nécessaires à la vie.

Les malheurs de la révolution, je le répète, nous ont privé de la faculté de jouir de tous ces précieux avantages ; mais la paix va nous les rendre ; mais la sagesse

de notre gouvernement actuel nous fera oublier insensiblement le passé, pour ne penser qu'à l'avenir. Plus de gênes, plus de fermes générales, plus d'entraves au commerce, il est absolument libre dans l'intérieur ; encore quelques années, Epernay aura le double de ses habitans ; chacun de ses faubourgs sera plus grand que la ville entière.

Oui, la paix rendra cette ville toute autre qu'elle n'est encore. Paris n'a été longtemps qu'une petite cité ; il était, comme Epernay, borné par des fossés et des remparts ; la Seine baignait ses murs : la Marne baigne les nôtres. Nous sommes, comme Paris, entourés de plaines et de montagnes ; ses faubourgs font sa grandeur, et les nôtres s'agrandissent tous les jours ; celui de St. Laurent est très-grand, très-beau, très-peuplé ; et celui de la Folie, que l'on doit appeller aujourd'hui le faubourg du commerce, sera dans peu plus étendu et plus florissant que la ville elle-même.

Mais, citoyens, quelques grands que soient nos succès et nos triomphes, quelques biens que la paix nous fasse, ne nous en laissons pas éblouir ; jouissons en avec économie, avec prudence, avec sagesse ; ayons sur-tout grand soin de la maintenir dans l'intérieur. Nous sommes craints et respectés de nos ennemis ; faisons nous aimer et estimer de nos concitoyens. Ne troublons pas, par nos démêlés particuliers, par des démarches inconsidérées, par des emportemens irréfléchis, l'union, l'ordre et la concorde qui doivent régner dans une commune,

entre des concitoyens, qui, tous ont entr'eux, une relation de besoins réciproques, d'intérêts et d'affaires. Que nous servirait la paix avec nos ennemis, si nous ne l'avions pas entre nous?

Soyons tous soumis aux lois; elles ne tendent qu'à notre tranquillité et au maintien de nos droits. Respectons les autorités: si on nous attaque, ce sont elles qui nous protègent. Sur-tout n'écoutons pas les conseils et les suggestions des méchans; fuyons-les comme la peste des villes et des familles; pensons enfin à conserver, par une conduite sage et raisonnable, par notre courage, par nos vertus, cette République qui nous a tant coûté! servons d'exemple et de modèle à toutes les nations, et prouvons à toute la terre, que le gouvernement républicain, basé comme il doit l'être, sur la sagesse, le courage, la justice et l'humanité, est un gouvernement vertueux, le plus conforme à la raison, le plus convenable à l'homme, et de tous les gouvernemens, le plus heureux.

INVOCATION A L'ETERNEL.

Mais, chers concitoyens, après avoir fait l'éloge de nos généraux et de nos soldats, pouvons nous ne pas rendre graces à l'Être-suprême, de leur courage et de leurs victoires? Ce n'est pas le hasard qui les a conduits, c'est Dieu même. Il est non seulement le créateur, mais il est encore le môteur du Monde. Le hasard est aveugle, inconstant dans sa marche comme dans ses effets; mais la volonté d'un Dieu est constante, immuable; tout le démontre dans la nature. C'est par sa volonté que les saisons se suivent et se renouvellent, que le Soleil et les astres nous éclairent;

leur marche admirable et régulière ne peut être l'effet du hasard. Un Dieu seul peut l'avoir opéré, et Dieu seul peut la maintenir. C'est lui qui donne l'être à tout ce qui respire : l'enfant qui naît, l'homme qui pense, le vieillard qui meurt, portent leurs regards vers le Ciel, et rendent tous un secret hommage à l'auteur de la nature.

Que nos âmes et nos esprits se réunissent donc et s'élèvent vers l'Être-suprême ; il nous voit, il nous entend ; il recevera nos hommages.

Dieu de l'Univers, nos vœux, nos prières, nos chants d'allégresse s'adressent directement à toi ; reçois-les dans ton sein paternel. Nous te reconnaissons pour l'auteur et le maître de la nature entière ; tu lui donnes le mouvement et la vie. Les biens et les maux, les succès et les revers sont à ta disposition. Tu punis les méchans et récompenses les bons. Le calme, à ta volonté, succède à l'orage, la paix à la guerre ; les erreurs, et les horreurs du fanatisme, aux lumières et aux bienfaits de la raison. C'est par cette raison, (que tu nous a donnée,) que nous t'adorons, que nous aimons nos semblables, et leur faisons du bien ; que nous voulons pratiquer la vertu.

O Dieu de la lumière ! fais que cette raison nous éclaire ; fais naître dans tous les cœurs, l'esprit de la paix, de la liberté sainte, de la douce égalité, les sentimens de l'amour pour toi, de la fraternité entre tous les hommes de toutes les nations. Fais naître enfin, et régner pour toujours, la concorde, l'humanité, la bienfaisance, et que ta bonté exauce les vœux que nous faisons tous. *Vive la Paix, vive la République, vive Bonaparte.*

Par le Citoyen MARC.

A EPERNAY, de l'Imprimerie de WARIN, an IX.